26me Année N° 6199 — BUREAUX : RUE NEUVE, 17 — UN NUMÉRO 15 CENTIMES — BUREAUX : RUE NEUVE, 17 — Lundi 26 & Mardi 27 Décembre 1881

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS:
Roubaix-Tourcoing : Trois mois. . 13.50
» » Six mois. . . 26.»»
» Un an . . . 50.»»
Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. . . . . 15 fr.
La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le *JOURNAL DE ROUBAIX* est désigné pour la publication des *ANNONCES LÉGALES* et *JUDICIAIRES*

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

INSERTIONS:
Annonces : la ligne. . . 20 c
Réclames : » . . . 30 c
Faits divers : » . . . 50 c
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à *Roubaix*, au bureau du journal, à *Lille*, chez M. Quarré, libraire, Grande Place; à *Paris*, chez MM. Havas, Laffite et Cie, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires (place de la Bourse); à *Bruxelles*, à l'Office de Publicité.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Très prochainement le Journal sera imprimé en caractères neufs.

Les abonnements et les annonces pour le *Journal de Roubaix* sont reçus :
A TOURCOING, rue d'Havré, 25.
A ROUBAIX, aux bureaux du journal.
A LILLE, à la succursale de l'*Agence Havas*, rue de la Gare et aux bureaux du *Mémorial*, Grande Place (entrée par les débris Saint-Etienne).
A ARMENTIERES, rue de Lille.
A PARIS, aux bursau de l'*Agence Havas*, Place de la Bourse, 8, ou rue Notre-Dame-des-Victoires, 34.

ROUBAIX, LE 26 DECEMBRE

BOURSE DE PARIS (*Service gouvernemental*)	24 DÉC	26 DÉC
3 0/0	84 25	84 00
3 0/0 amortissable	85 30	85 00
Amortissable nouveau.	85 00	84 55
4 1/2 0/0	113 00	112 50
Emprunts 5 0/0	114 15	113 75

Dépêche communiquée par MM. Noulez, Cannissié et Cº

	24 DÉC.	26 DÉC.
3 0/0	84 10	83 90
3 0/0 amortissable	85 15	84 95
3 0/0 amortissable nouv.	84 90	84 72
5 0/0	114 40	114 00
Banque de France	5850 00	5800 00
Banque d'Escompte.	875 00	870 00
» Hypothécaire	665 00	662 00
» de Paris.	1305 00	1300 00
Foncier Algérien	645 00	000 00
Foncier de France	1780 00	1765 00
Mobilier	730 00	732 00
Générale	820 00	820 00
Union	2850 00	2800 00
Suez	3360 00	3265 00
Unifiée	355 00	351 00
Italien	99 30	99 05
Russe 1877.	60 /00	60 0/0
Landerbank	1180 00	1170 00
Banque ottomane	825 00	835 00
Chemins espagnols	850 00	848 00
Chemins autrichiens	706 00	708 00
Lombards	313 00	310 00
Nord d'Espagne.	685 00	685 00
Saragosse.	570 00	561 00
Panama	582 00	598 00

Dépêche communiquée par la Succursale du Crédit Général Français, 4, rue Nain.

Cours de clôture	*Comptant* — 24 DÉC	26 DÉC.
Banque de France	5830 00	5790 00
Foncier	1770 00	1760 00
Crédit Général Français.	792 50	795 00
Cº Fon. de France et d'Alg.	540 00	540 00
Mobilier Espagnol	845 00	850 00
Banque Ottomane.	830 00	835 00
Est.	775 00	770 00
Midi	1340 00	1327 00
Lyon.	1740 00	1720 00
Nord.	2240 00	2200 00
Orléans	1320 00	1330 00
Ouest	830 00	835 00
Gaz Parisien.	1565 00	1560 00
Cº Gén. Transatlantique.	595 00	595 00
Suez	3360 00	3270 00
Omnibus.	1755 00	1760 00
Panama	577 00	592 00
Florin or 4 0/0	80 40	80 25
Hongrois 6 0/0	104 00	104 00
Egypte 6 0/0	350 00	350 00
Italien 5 0/0	90 75	00 00
5 0/0 Russe 77	93 00	93 60
Turc	13 60	13 60

DEPECHES COMMERCIALES

Dépêches de MM. Busch et Cie, du Hâvre, représentés à Roubaix, par M. Bulteau-Grymonprez :

Havre, 23 décembre.
Ventes 300 b. Marché soutenu.
Liverpool, 23 décembre.
Ventes 10,000 b. Marché inchangé.
New-York, 23 décembre.
New-York, 12 ./.
Recettes 35,000 b.
New-Orléans low middling 85 ./.
Savannah » » 83 ./.

Bulletin du jour

La candidature sénatoriale de M. Labordère est une plaisanterie anti-opportuniste aosez réussie ; la résistance hypothétique de ce major à un coup d'Etat-fantôme excita jadis des transports de lyrisme et des congratulations patriotiques sans fin, parmi ceux qui sont obligés aujourd'hui d'afficher très peu de considération pour lui, en tant que personnage politique ; bien plus, dès que l'opportunisme arriva au pouvoir, il imposa la réintégration dudit major Labordère dans le grade dont il avait été privé par mesure disciplinaire.

Pourquoi refuser aujourd'hui une consécration suprême à son patriotisme tant célébré, dirons-nous avec le *Figaro*? Pourquoi ne pas en faire un sénateur, puisqu'on l'a proclamé grand citoyen ?

Les intransigeants sont donc absolument dans la logique en poussant la candidature Labordère, mais elle n'en serait pas moins—abstraction faite du plaisir qu'on trouverait à jouer un tour à M. Gambetta — d'un déplorable exemple.

On doit admirer la démission d'un officier qui brise son épée plutôt que d'agir contre sa conscience; mais on ne peut admettre qu'il discute des mesures à prendre en vue d'une éventualité quelconque ; sans quoi, plus d'armée.

Beaucoup se figurent qu'il y avait un coup d'Etat en l'air au mois de novembre 1877, et que M. Labordère a refusé de s'y associer. Rappelons leur sommairement la situation.

Pendant que le maréchal songeait encore à une résistance qui n'eût peut-être pas pas amené des résultats heureux, mais à laquelle il était légal de songer, il avait été question d'une nouvelle dissolution de la Chambre, C'eût été un exercice peut-être intempestif mais parfaitement régulier de la prérogative présidentielle. Les 363 ne cachaient pas leur résolution de ne de ne tenir aucun compte de cette dissolution et de se constituer en assemblée nationale sur un point quelconque du territoire. Il y avait là un dessein insurrectionnel contre lequel il fallait prendre certaines précautions ; le général de Rochebouët avait donné éventuellement des ordres de marche et de concentration ; ce sont ceux contre lesquels protesta M. Labordère — fort inutilement, puisque le plan de résistance n'aboutit point devant la froideur marquée du Sénat.

Nommer M. Labordère, sénateur serait donc absurde. au point de vue historique — et fatal, au point de vue de l'armée qui vit d'obéissance et non de beau langage.

LE GÉNÉRAL BERTHAUT

Le général de division Berthaut, ancien ministre de la guerre, est mort avant-hier soir, à la suite d'une longue et cruelle maladie.

Sorti de Saint-Cyr, le général Berthaut a faut toutes les campagnes d'Afrique et a passé successivement par tous les grades. Il était colonel au moment de la guerre de 1870 et fut nommé à cette époque général de brigade commandant la garde mobile qu'il conduisit d'abord à Châlons et qu'il ramena ensuite à Paris sur l'ordre du général Trochu. Pendant le siège, il se distingua aux combats du Bourget, de Champigny et de Buzenval. Le 16 septembre 1871 il fut nommé général de division et reçut le commandement de la 10e division d'infanterie du 5e corps d'armée.

Appelé au ministère de la guerre le 15 août 1876, dans le cabinet Dufaure, en remplacement du général de Cissey, il signala son administration par la réduction de son état-major particulier, par l'envoi d'une circulaire aux chefs de corps, invitant les officiers généraux à s'abstenir d'appréciations politiques dans les cérémonies qu'ils pouvaient être appelés à présider et par le maintien en fonctions de tous les commandants de corps d'armée au-delà du terme de trois ans fixé par la loi. Il conserva son portefeuille dans le cabinet Jules Simon et même dans le cabinet issu du 16 Mai. Démissionnaire le 24 novembre 1877, il a commandé, depuis, à Bordeaux, le 18e corps d'armée. Il était grand officier de la Légion d'honneur.

Le général Berthaut laisse après lui la réputation d'un homme intègre, plein de bonnes intentions, mais un peu trop preoccupé peut-être de certaines petites réformes de détail, qui ne lui laissaient pas le temps de songer aux grandes réformes d'ensemble.

Il était âgé de soixante-quatre ans.

L'AUTONOMIE DU CORPS DE SANTÉ

Il est question de créer au ministère de la guerre, une direction du service de santé, dont l'organisation serait calquée sur celle des différentes directions existant déjà.

C'est un premier pas de fait dans la voie de l'autonomie complète du corps de santé, autonomie tant de fois réclamée par les organes militaires.

La question, en effet, est suffisamment mûre, et il est grand temps de lui donner une solution. Si quelques esprits, plus ou moins prévenus, étaient d'un avis opposé, la campagne de Tunisie a dû les convaincre et leur démontrer que cette réforme est une de celles qui s'imposent avec une incontestable urgence.

Nous sommes loin de désapprouver la création de la nouvelle direction, mais il nous sera bien permis de faire remarquer que cette mesure n'est, en définitive, qu'une demi-mesure; ce qu'il faut, c'est que l'autonomie soit nettement consacrée par la loi, et que les intendants ne puissent plus désormais s'occuper de choses auxquelles ils n'entendent absolument rien.

La loi d'administration, encore en suspens (Dieu seul sait pour combien de temps), rend l'indépendance aux médecins militaires, il faudrait donc la voter le plus vite possible.

Malheureusement, MM. les intendants ont le bras fort long et il est à craindre qu'ils n'arrivent, malgré tout, à retarder considérablement cette discussion tant attendue.

Dès lors, pourquoi M. le ministre de la guerre n'en détacherait-il pas les articles relatifs au service de santé et les transformant en loi spéciale, pourquoi ne les déposerait-il pas immédiatement sur le bureau de la Chambre des députés en réclamant l'urgence.

Cette procédure serait parfaitement rationnelle, et elle aurait le grand avantage de diminuer considérablement les délais.

Le ministre de la guerre va soumettre à la sanction du conseil supérieur de guerre, différents projets qu'il compte présenter à la Chambre au cours de la prochaine session :

Le service de 3 ans; l'institution du service obligatoire pour tous; la création de primes d'engagement pour l'armée d'Afrique; la constitution d'une artillerie de forteresse, et la péréquation de l'avancement pour les officiers de l'armée.

LETTRE DE PARIS

Paris, 24 décembre.

Je vous ai annoncé la formation d'un nouveau groupe, le groupe de la gauche radicale, et je vous disais que ce groupe, en se joignant à l'extrême gauche, pourrait former une minorité d'environ 150 membres, qui, en se coalisant avec les 99 conservateurs, mettrait presque en minorité le ministère Gambetta.

De plus nous avons appris une nouvelle que j'ai à vous transmettre et qui est beaucoup plus importante : M. J. Ferry, avec quelques-uns de ses amis, songerait à former un groupe. Ce groupe se recruterait moitié dans les rangs du centre gauche, moitié dans les rangs de la gauche modérée, mais j'ai lieu de penser qu'il comptera plus de membres de ce dernier groupe que du premier. Ce groupe nouveau s'appellerait la gauche libérale On ne sait encore combien il compterait de députés, mais on peut prévoir qu'il verra facilement se grouper autour de lui environ 80 membres. Par lui-même et par ses amis M.J. Ferry a encore assez d'influence pour rallier un chiffre de voix important.

Voici donc un nouveau groupe qui va se créer à la Chambre. Il paraît que M. Ferry y déploiera beaucoup d'activité, et il compte bien réussir dans ses projets. Vous vous rappelez sans doute que le lendemain de la formation du ministère Gambetta, je vous annonçais que le député de Bellevilla avait commis une faute en ne le prenant pas avec lui. Je pressentais que M. J. Ferry deviendrait un centre d'opposition à la Chambre pour M. Gambetta. C'est déjà fait. La politique de ce groupe, sans être hostile directement à M. Gambetta, consistera à ne le soutenir que quand il prendra des mesures libérales, et à le combattre quand il fera des concessions aux radicaux. Indépendants et libéraux, telle serait la devise de ce nouveau groupe de députés républicains.

La majorité va compter maintenant quatre groupes : l'extrême gauche, les opportunistes, la gauche radicale et la gauche libérale.

Voici donc les projets et les espérances de M Gambetta singulièrement déjoués et déçus, lui qui avait rêvé de maintenir unis sous sa direction, en une assemblée plénière, tous les députés de gauche, à part les violents et les intransigeants de l'extrême gauche.

Comme ce fait montre bien entre mille autres que l'influence de M. Gambetta est affaiblie et qu'il a perdu de son prestige ! On ne l'écoute plus, au moins dans ses caprices.

L'importance de la constitution du nouveau groupe Ferry est particulièrement à noter à cause des projets qui sont formés et des prévisions qui sont émises dans beaucoup de cercles politiques et des mieux informés Ces jours derniers j'en ai fréquenté assidûment trois ou quatre où je rencontrais députés ou sénateurs, et voici les prévisions que l'on forme dans ces parlottes :

On estime que le ministère Gambetta sera *coulé* (expression très française et très-familière), c'est-à-dire *usé* vers Pâques, en avril ou en mai. Alors, ou M. Gambetta se rallierait aux modérés, ou, s'il s'était trop compromis avec les radicaux, il tomberait avec eux, et alors se formerait un ministère modéré dont les éléments seraient pris parmi les amis de Léon Say, de M. de Freycinet, de M. J. Simon, etc.

Un ministère qui comprendrait de tels noms et quelques sous-ordres aurait, dit-on, de grandes chances de durée. Ces combinaisons sont très prônées et paraissent très vraisemblables dans les cercles politiques. Que ces visées soient partagées par les intéressés, il n'en faut guère douter. La campagne entreprise par M. Jules Simon en est preuve, les entrevues fréquentes de l'éminent sénateur avec M. le président de la République confirment ces dires.

Les hésitations de M. Léon Say et de M. de Freycinet à entrer au ministère avec M. Gambetta viennent appuyer cette opinion. Se je me permettais de vous donner mon appréciation, je ne crois pas beaucoup à la possibilité de cet avenir. Je ne sais si ce ministère modéré sera possible et viable lorsque le ministère Gambetta sera tombé sous l'effort d'une coalition dont les adversaires les plus ardents, les lutteurs les plus hardis seront les intransigeants. Je voudrais être convaincu, je ne le suis pas.

Mais il ne s'agit pas de mon opinion personnelle : je vous rapporte une impression très-répandue, secrète espérance partagée au fond par des feuilles de gauche modérée comme le *Parlement* le *Télégraphe*, le *National*, la *Paix*, le *Gaulois*, etc.

L'embarras de M. Gambetta à trouver des ambassadeurs s'accroît encore. Qui enverra-t-il à Berlin, à St-Pétersbourg, à Londres ? Il pensait, sans doute, qu'il n'aurait qu'à choisir parmi les candidats ? Et voilà que les candidats lui manquent ou qu'il n'en trouve pas de présentables, ce qui revient au même.

Jusqu'à présent, il n'y en a qu'un que M. Gambetta puisse avouer: M. de Chaudordy consent à aller à Saint-Pétersbourg.

Mais que d'embarras lui causent ses amis ! Le cabinet de St-James ne veut plus entendre parler de M. Challemel-Lacour et M. Gambetta ne sait où le caser, M. de Noailles. lui aussi voudrait bien quitter Rome, mais quelle compensation lui donner !

Je tiens de bonne source que M. de Chaudordy a récemment entrepris deux jeunes diplomates qui ont servi sous l'empire, MM. de F.. et de W.., et leur a effert de hautes situations s'ils voulaient se rallier à la République. Ces jeunes gens ont refusé. Vous voyez que le ministère Gambetta n'a pas le don de séduire tous les cœurs.

LES PREMIERES REPRESENTATIONS

Gaité. — *Quatre-vingt treize*, drame en cinq actes et douze tableaux, de M. Paul Meurice, tiré du roman de Victor Hugo.

Il faut rendre d'abord cet hommage au livre qui a engendré la pièce et à la pièce elle-même, les blancs n'y sont pas outragés au profit des bleus C'est quelque chose, par le temps qui court. il n'est guère question que de la lutte vendéenne dans ce *Quatre vingt treize*, titre trop large pour une action circonscrite à des épisodes de guerre civile. Au fond même dans ce *Quatre vingt treize*, l'affaire principale est la destinée de trois moches, ballotés par les hasards de la lutte, des blancs aux bleus. D'ailleurs, royalistes et républicains témoignent la même valeur et le même acharnement. Si les uns furent des géants, les autres étaient des titans, a dit Victor Hugo. Les Vendéens ont pour chef suprême, un personnage imaginaire, le marquis de Lantenac « prince breton », un admirable octogénaire qui sait la guerre comme Turenne, méprise le péril, prodigue sa personne, et conserve, à l'âge où la vieillesse glace d'ordinaire nos membres comme notre âme, la virilité indomptable du jeune homme le mieux doué. Impitoyable pour lui-même, Lantenac n'est pas non plus tendre aux autres. Ce n'est pas lui, qui comme Bonchamp à son lit de mort, aurait fait grâce à cinq mille prisonniers qu'on allait immoler.

Non, Lantenac n'est pas un clément. Il a un cœur pourtant, un cœur susceptible d'élans généreux, et il le montre magnifiquement dans une scène, qui est la plus belle du drame et du livre : pour sauver trois malheureux petits enfants condamnés à périr dans l'explosion de son donjon incendié, Lantenac vient se livrer à ses ennemis victorieux. Notez que ces petits. il ne les connait même pas ; que leur mère est une espèce de mendiante dont les gémissements ne sont pas faits pour émouvoir *l'œs triplex* dont les écrivains de la Révolution se plaisent le plus souvent à envelopper le cœur des gentilshommes. Non, ce farouche Lantenac n'a aucune raison de s'intéresser particulièrement aux trois petits innocents qui vont être grillés. vifs, s'il ne se dévoue pour les sauver, et il le fait. Vaincu, survivant presque seul à la prise de la Tour-Gauvaint héroïquement défendue, il s'enfuyait avec une demi-douzaine des siens par un passage secret. Il revient sur ses pas, il apporte une clé, il fournit une échelle, il brave l'incendie. Il est vraiment le *Déus ex machina* de ce sauvetage. Il rend sain et sauf au bataillon du Bonnet-Rouge, qui en a fait sa nichée d'adoption le trio enfantin qui joue, au milieu de ces cahots sanglants de la guerre, le rôle d'un nid d'oiseaux suspendu aux branches de l'arbre de Waterloo. Ayant ainsi sacrifié à l'humanité, il se rend en criant : « Vive le Roi ! »

— Je t'arrête, lui dit Cimourdain.

— Je t'approuve, répond Lantenac, non moins lacédémonien.

Ce Cimourdain est, dans le camp opposé, un autre Lantenac. Lui aussi est une figure énorme et idéale, créée par Victor Hugo pour symboliser la Révolution. Lui non plus n'est pas un élément. Il a été prêtre. Il est Breton. Il a été précepteur dans la famille Lantenac et il a élevé le neveu du marquis, le jeune vicomte Gauvain. Il lui a fait sucer le virus de ses doctrines républicaines, au lieu de jeter dans cet esprit docile et généreux une semence honnête, de sorte qu'à l'heure présente c'est Gauvain, officier supérieur dans les armées de la Terreur, qui commande la colonne contre laquelle opérait Lantenac. On se retrouve donc en famille : l'oncle contre le neveu et l'ancien précepteur, cet enragé de défroqué, envoyé en mission près de Gauvain, son élève chéri, pour l'assister et au besoin pour le dénoncer. On sait comment la République a traité plus d'une fois les gentilshommes qui la servirent, et les supplices de Biron et de Custine sont dans toutes les mémoires.

Gauvain, lui, est un clément : il ouvre la porte de la prison où son oncle Lantenac est renfermé ; il ne veut pas que le marquis paye de sa tête une action généreuse. Lui, par contre, il se livre comme coupable de l'évasion du prisonnier, et le sévère *pion* Cimourdain aura la consolation de faire trancher la tête à son élève, par la jolie petite machine dont Guillotin fut l'inventeur et le parrain.

Le drame de M. Paul Meurice, c'est le roman même de Victor Hugo transporté à la scène. Les chapitres sont devenus des tableaux et, pour ainsi dire, toutes les phrases et tous les mots du drame sont dans le livre. C'est ainsi, d'ailleurs, qu'il convenait d'opérer. Le récit est d'une contexture très simple, il abonde en effets violents et contrastés dont, le drame s'est tout naturellement accommodé, et il se prête à des effets de mise en scène certains. Le succès a été très grand, et il sera fructueux et durable. A l'attrait d'un spectacle militaire, *Quatre vingt treize* joint le mérite d'une provenance littéraire superieure. Mais la phrase n'y ralentit jamais la fusillade.

Une des particularités du nouveau: drame, c'est l'absence de rôles de femme à part la Fléchardе (c'est le nom de la malheureuse qui cherche ses petits, comme la Sachette cherchait dans *Notre Dame de Paris* l'enfant volé qu'elle retrouve dans Esmaralda), pas une voix et pas un visage de femme. Je me trompe, on aperçoit l'aimable visage de Mlle Gauthier; mais elle ne fait que paraître et disparaître On dirait que pour Victor Hugo l'époque de la Terreur fut sans femme, comme dans la mythologie grecque l'infernal lac Averne était ainsi nommé parce qu'il était sans oiseaux.

Mme Marie Laurent joue avec sa puissance ordinaire le rôle de la Fléchardе.

— Mais, à force d'être mère, elle n'est plus femme du tout, cette chasseresse blessée qui sonde les bois, interroge les champs de bataille et voudrait faire dire aux pierres du chemin où est sa couvée.

Après elle, c'est le sergent Radoub qui est quasiment la seconde mère de ces enfants, auxquels Victor Hugo a fait jouer un rôle si considérable dans les guerres de la Vendée. On sait la prédilection du poète pour ces petits êtres charmants. Son amour de l'antithèse et son amour de l'enfance se confondent dans un culte commun. Radoub est joué par Paulin Ménier, et ce remarquable comédien a retrouvé là une création qui fait reverdir ses vieux lauriers. Ah ! comme ce brave sergent Radoub est supérieur au sieur Cimourdain, ex-abbé, et à ces fantoches sinistres : Robespierre, Danton, Marat, que l'on voit apparaître dans un tableau de *Quatrevingt-treize*, tableau bien inutile, à mon gré. On avait déjà vu dans *Charlotte Corday* ces trois têtes de l'hydre révolutionnaire se disputer la France autour d'une table, comme des dogues furieux s'arrachent une charogne saignante. Ce sont maintenant des spectres bien usés que ceux de ces trois vampires qui sucèrent le sang de la France, et grâce aux travaux de la critique moderne qui leur ont rendu leurs véritables proportions, grâce surtout aux recherches impartiales de M. Taine, ces monstres commencent à paraître encore plus ridicules et plus méprisables qu'odieux, avec leurs grandes phrases creuses.

M. Laray prête à Danton sa voix de

FEUILLETON DU 27 DÉCEMBRE

— 5 —

La Châtaigne

II

Suite

C'est ma mère qu'elle y rencontra Une de ces affections vagues, indistinctes, qui attaquent l'organisme comme un brouillard nielle les blés et qu'on appelle maladies noires, la minait depuis des années et la poussait, elle est si douce et si bonne, vers une incurable mélancolie. Je ne sais comment s'y prit Navah, mais dès le premier jour elle fut sympathique à la malade, qui ne l'avait pourtant accueillie qu'avec une prodigieuse défiance. Il y dans le caractère de Navah une particularité analogue à la propriété des lianes et des plantes grimpantes. Elle est si naturellement aimante, qu'elle s'attache aisément ; d'un autre côté, le foyer d'affection qu'elle porte en elle est tellement intense, tout en restant à la fois doux et pénétrant, qu'il s'impose. De même, les plantes grimpantes s'attachent par mille liens frêles, presque imperceptibles. si minces, qu'ils s'insinuent partout, si souples, qu'ils se prêtent aux contours les plus variés, si résistants cependant, qu'il faut les briser pour les détacher.

A ma première visite, un an environ après qu'elle eut été installée définitivement au *Barillet*, ma mère était rajeunie, ne souffrait presque plus et considérait déjà sa demoiselle de compagnie comme sa fille.

III

J'estime qu'il est opportun d'aller au-devant d'une réflexion qui ne m'est pas favorable et que les moins indulgents ont déjà ont déjà sur les lèvres.

Comment se fait-il, se demande-t-on, qu'une femme en soit réduite à vivre seule à se mettre en quête d'une demoiselle de compagnie, quand il lui reste un fils ? Est-ce que le plus impérieux devoir de ce fils n'était pas de se dévouer et de chercher, dans les ressources infinies que suggère la piété filiale à un cœur véritablement aimant, le remède ou tout au moins l'adoucissement aux souffrances de sa mère ? Sans doute : je l'ai essayé, et je n'ai pas réussi. Il ne m'appartient pas de me poser en victime, moins encore dois-je me faire valoir ; enfin dire de moi le bien que j'en puis penser serait souverainement déplacé. Je crois tout concilier, en émettant cette appréciation que la maladie bizarre dont souffrait ma mère n'est pas étrangère à mon échec. A l'époque où elle tomba malade, j'avais vingt-cinq ans et j'étais lieutenant au 6e dragons ; sur sa demande, je donnai ma démission et je vins demeurer auprès d'elle. J'ajoute avec sincérité que la vie militaire me plaisait médiocrement ; mon mérite a la quitter était donc à peu près nul.

J'ai toujours aimé cette adorable petite propriété où ma mère avait résolu de passer ses dernières années, et je m'étais décidé avec joie à ne la jamais quitter. Lorsque j'y fus, ma mère trouva que mon cheval, mes chiens apportaient trop d'agitation autour d'elle, je vendis prestement le tout, Bientôt elle se désola de me voir inoccupé, regretta de m'avoir poussé à abandonner mon régiment et me supplia de reprendre du service. Elle allégua qu'elle allait mieux, que le séjour de la campagne avait déjà amélioré sa santé. Je refusai doucement, alors elle m'avoua sa faiblesse. La turbulence de mon entourage quand j'avais cheval et chien lui faisait mal ; mais mon désœuvrement, sevré de tout cela, lui en faisait plus encore, parce qu'elle s'imaginait que je ne pouvais manquer de regretter ce que je lui avais sacrifié. Mes protestations pour la rassurer échouèrent devant un parti pris évidemment maladif. Elle avait des scrupules, presque des remords ; il fallait à tout prix la tranquiliser. Je me résignai à partir, en la laissant avec Navah, qui venait de prendre possession de ses fonctions.

Je ne rentrai pas au régiment ; quand on a une fois dépouillé le harnais, il est malaisé de s'y remettre. Nous avions en Amérique, où mon père a habité longtemps, de grands intérêts ; j'allai les surveiller ; cela me donna le goût des voyages, et, dans l'espace de plusieurs années, je ne séjournai pas en Europe plus de quelques mois en tout.

Certainement, pendant ce temps, qui représente une notable portion de mon existence, il ne m'est pas arrivé de revenir une seulefois au *Barillet* pour embrasser ma mère, sans me dire : « Qu'il ferait bon rester ici, au milieu de ces riants horizons, menant une vie calme, exempte de soucis ! » Et cependant je repartais au bout de peu de semaines.

Hélas ! je ne suis pas le seul à qui l'ironie de la destinée a imposé ici-bas une condition en opposition complète avec ses instincts et ses goûts. Peut-être, si on cherchait bien, on découvrirait que cinq hommes sur dix sont dans ce cas.

Tout ceci n'a d'autre but que d'expliquer ma sécurité absolue quand je m'éloignais, sachant ma mère avec Navah. La sympathie du premier jour n'avait fait que se développer, la liane avait poussé ses petites racines, la malade et la demoiselle de compagnie étaient unies par une indissoluble affection.

Il n'y avait pas entre elles les relations, souvent affectueuses mais tendues d'ordinaires, que crée en pareil cas la rénumération et qu'elle frappe de son empreinte : il y avait réellement attachement réciproque, tendresse, rapports presque de mère à fille Elles vivaient dans une communion d'idées, de pensées de manière de sentir qui se rencontre bien rarement aussi complète dans les familles les plus unies. Pour moi, je ne doute pas que ce ne soit au bons soins de Navah, à sa minutieuse et délicate sollicitude, que je dois d'avoir conservé ma mère quelques années de plus. C'est certainement aussi à cause de cette conviction que j'ai contracté la douce habitude de la considérer comme ma sœur. Je ne l'ai jamais appelée Mademoiselle Navah tout court est toujours naturellement venu sur mes lèvres. Quant à elle, constamment elle m'a appelée Monsieur ; seulement, elle y a, dès le premier jour, ajouté, non mon nom de famille qui eût été trop solennel, ou mon prénom, qui eût marqué trop de familiarité ; mais, par un compromis d'une exquise délicatesse, un sobriquet amical que ma mère me donnait depuis mon enfance. Tandis que pour moi elle était Navah, j'étais pour elle M. *Pépé*

Je m'imaginais la connaître pour l'avoir vue à l'œuvre : erreur, c'est depuis que je suis orphelin (il y a eu un an au mois de mois) que je l'apprécie véritablement. Mon malheur a voulu que je fusse absent. J'étais alors bien loin (dans l'Amérique du Sud) quand ma pauvre mère rendit inopinément le dernier soupir La manière dont, à mon retour, Navah m'a fait le récit de cette catastrophe m'a prouvé que nous étions bien sincèrement frère et sœur. On aurait dit qu'elle me racontait la mort de sa propre mère. Bonne et loyale nature, quel cœur, quel feu, quelle âme !

Il n'en est pas moins vrai que sa situation a maintenant quelque chose d'anormal, et qu'il est temps d'aviser. Nous sommes frère et sœur, c'est bel et bon, mais elle a vingt-quatre ans et je n'en ai pas encore trente-cinq. L'opinion publique ne saurait accepter mon séjour et le sien sous le même toit, sans incliner à des suppositions que mon devoir est d'éviter par-dessus tout, dans l'intérêt de Navah, bien entendu. Jusqu'ici cela a été tout seul ; voici les complications qui commencent.

J'ai reçu en même temps à Valparaiso, où je séjournais alors, l'avis que l'état de santé de ma mère s'aggravait et la nouvelle que je l'avais perdue. Sachant que, quoi que le fisse, je ne pourrais plus la revoir ici-bas, je ne me suis pas pressé de revenir en France. Navah joignait à ses fonctions de demoiselle de compagnie celles d'intendante du *Barillet* ; elle s'occupait de faire valoir la petite propriété, et elle s'en tirait avec une intelligence que j'ai bien souvent admirée. Mon premier soin a été de la supplier de rester investie de cet emploi jusqu'à mon retour, ce qu'elle accepta.

J'ajouterai que l'idée de la retenir me serait certainement venue, mais qu'avant tout je me conformais à des recommandations pressantes que ma mère m'avait depuis longtemps adressées en prévision de sa fin. Elle m'a fait promettre encore bien autre chose ; n'anticipons pas.

Si j'avais abandonné Navah à elle-même, en n'insistant pas pour la garder provisoirement, elle aurait été pendant quelque temps dans un grand embarras et dans un isolement absolu. Le vide s'était creusé autour d'elle, comme il se creuse autour de chacun de nous à mesure que nous avançons dans la vie. Son tuteur n'existait plus depuis plusieurs années déjà ; elle n'a ni amis ni connaissances, personne ne s'intéresse à elle. Enfouie dans la campagne auprès d'une malade, elle vivait aussi peu préoccupée de rechercher de nouveaux visages que de s'inquiéter de l'avenir.

Et maintenant, à qui s'adresser ? Aux Rudleslay ? Il est douteux que le père et la mère soient encore de ce monde ; toutefois, je l'ignore. Resterait Théodora, à tout le moins ; où la trouver, à supposer que Navah eût la pensée de recourir à elle ?

Mais l'étrange fille, bien qu'absolument isolée et sans expérience, ne se tourmente pas pour si peu. Elle accepte tout ce qui lui survient de malheureux, avec une sérénité qui rappelle le fatalisme antique, tempéré par la résignation chrétienne. « Dieu y pourvoira, » dit-elle souvent avec son sourire à la fois si doux et si triste. C'est une excellente maxime ; mais je crois, comme la Fontaine, qu'il est prudent de la compléter par le proverbe connu : Aide-toi, le ciel t'aidera. »

La vieille Jeannette, qui est une demoiselle de confiance, attendu qu'elle avait plus de vingt ans et venait d'entrer dans la maison quand je suis arrivé au monde, sauve parfaitement ce que la situation pourrait d'avoir irrégulier. Elle adore Navah et, au point de vue des liens de famille, ne fait aucune différence entre elle et moi ; mais cela ne saurait durer.

(*A Suivre*)